

Dernier verre avec *Prends mon poing*

🕒 8 février 2018 📌 Festival, Rencontre avec...



Interview de Sarah Al Atassi, réalisatrice de *Prends mon poing*

Comment vous a été inspiré Bilal, le personnage principal ?

Il faut savoir que *Prends Mon Poing* est mon premier film produit. Aussi ai-je choisi d'aborder des problématiques chères à mon engagement artistique : la marginalité, le langage corporel, les a priori du genre... Pour ce faire, j'ai voulu explorer le concept d'antihéros et la notion d'exclusion qui en émanent. Le personnage de Bilal s'est imposé viscéralement : il serait le noyau du récit sinon rien !

Bilal est en quelque sorte la réponse à ma frustration de genre : cet homme que je ne serai jamais. À trop cérébraliser, je me sens parfois interdite. Interdite de pouvoir être, dire ou me battre. Bilal est tout le contraire. À l'image du *Bronson* de Nicolas Winding Refn, il est un homme d'action, pas un homme de réflexion. Anti-exemple social par excellence, il est sauvage, grossier, individualiste. Il incarne, en somme, un condensé de ce qui est moralement condamnable. Il ne parle pas, il hurle. Il ne mange pas, il boit. Il ne fait pas l'amour, il baise. Je dirais même qu'il ne vit pas, il survit. J'admire ce côté « barbare assumé » qui le rend imperméable aux diktats contemporains. Avec sa mobylette éclopée et sa caravane délabrée, il aurait presque un temps d'avance sur notre civilisation pro-hashtag. Là où certain-es voient une violence gratuite, j'entrevois plutôt une forme de conscience. Au fond, ce n'est pas tant la société qui le rejette que lui qui s'en marginalise.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans le rapport à la nuit dans plusieurs des scènes ?

Dans ce film, il m'importait de placer l'intrigue au cœur d'une temporalité significative — temporalité qui s'exprime, non pas dans une époque concrète, mais plutôt dans son rapport au jour et à la nuit. Ainsi, le périple violent du personnage évolue selon le cycle de la lumière. L'instinct primitif de Bilal prend vie la nuit, au milieu de corps morts qui cherchent une raison d'être dans la fête — espace où bandant rime avec néant —, pour mourir au crépuscule où le combat n'a plus raison d'être puisqu'il est vaincu par l'existant. La nuit est une unité de mesure singulière qui confère un rythme hors du temps. Tout y est possible, le bon comme le mauvais.

La première nuit, Bilal est invincible. Quand il cogne, c'est la victoire assurée. Mais quand la nuit tombe de nouveau, Bilal est battu : sa caravane est incendiée, il perd tout. Le cycle nyctémère régit ainsi le parcours initiatique du héros. Cela est d'autant plus probant que l'histoire se déroule majoritairement en extérieur. *Prends Mon Poing* est un film très cyclique, tant dans les décors que dans son rapport au jour. Encadrée par l'heure bleue, l'histoire commence et se termine sur le terrain de Bilal. Lui qui avait l'habitude d'agir sous couvert d'obscurité est finalement contraint de se révéler à visage découvert, face à l'Autre. À ce moment-là, la nuit peut bien tomber, elle n'a plus d'impact sur le héros puisqu'il n'est plus victime de sa violence. Il se laisse enfin vivre.

Les êtres de violence constituent-ils un sujet qui vous intéresse particulièrement et envisagez-vous de réaliser d'autres films dont ils soient les héros ?

Pour moi, la violence n'est pas un sujet en soi. Ce qui m'intéresse, c'est davantage les personnalités et leur parcours qu'une tendance à sublimer la violence ou à en faire l'apologie par-delà le propos. Cela étant dit, je ne peux exclure mon aspiration à mettre en scène des personnalités particulièrement impétueuses. Dans cette optique, je développe actuellement mon premier long-métrage, *Suce Ma Kalash*, un projet basé autour du genre "*rape and revenge movie*". Dans ce prochain film, l'idée sera de dépasser la base "action/réaction" du concept pour interroger les raisons et les conséquences qu'implique la violence. Selon moi, la violence constitue l'un des aspects indéniables d'un personnage. Reconnaître son caractère violent, c'est accepter son humanité et, par conséquent, la contradiction qu'elle suppose. Une fois le stade primaire franchi, l'autorité de cette violence s'amointrit pour révéler la sensibilité intrinsèque du personnage. Au début de *Prends Mon Poing*, Bilal agit de façon absolue, voire fataliste. Sa routine est cartésienne : il boit, baise, se bat. Au terme du récit, il finit par s'ouvrir à l'inconnu, laissant ainsi place au possible. C'est ce qui m'intéresse : l'ambivalence plutôt que le manichéisme. Pour conclure, j'ajouterais que mon approche visait davantage à exprimer la colère et interroger ses limites qu'à exposer une violence dénuée de fondement.

Pourquoi les avez-vous choisis à moto plutôt qu'en quad ou en voiture de drift ?

Sur ce point, je me suis inspirée de mon parcours personnel. Mes frères et moi allions tous les trois au lycée en cyclomoteur. J'ai grandi en Touraine (Indre-et-Loire), là où le film a été tourné. Les routes que Bilal arpente à l'écran me sont familières puisque je les ai moi-même sillonnées en mobylette durant mon adolescence. Et puis j'aimais bien l'idée de le faire galérer dans la course qui l'oppose à son rival. Travaillant comme mécanicien, Bilal pourrait facilement débrider son pot d'échappement pour booster la puissance de son destrier... Mais non. Là encore : il incarne la contradiction à l'état pur. Tout la journée, le mec répare des moteurs pour les autres mais, lui, il pilote une épave !

En fin de compte, ce film est une histoire de taille. L'Autre est plus grand et doté d'une plus grosse monture. Bilal et son rival se livrent à un véritable combat de coqs, passant leur temps à se casser la gueule pour déterminer lequel d'eux a la plus grosse ! En ce sens, on peut comparer *Prends Mon Poing* à une sorte de western contemporain où les bécanes ont remplacé les chevaux.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans le jeu avec la Mort ?

Bilal ne joue pas, il est. Ça n'en fait pas un assassin pour autant, il ne cogne pas pour tuer. Mais si on le cogne, alors il se défend. Impulsivité pouvant mener au point de non-retour... Lors des premières projections du film, j'ai constaté un ressenti clivant chez les spectateur-ices dans leur perception du rapport à la Mort. Certain-es imaginaient d'emblée une fin tragique, étant donné la graduation de la violence tout au long du duel. D'autres n'avaient pas saisi la noyade avortée qu'implique l'issue du combat final. En réalité, il y a plus que ça. Car *Prends Mon Poing*, c'est aussi un combat entre l'Homme et la Nature. Les éléments y jouent un rôle prépondérant. Bilal a beau vouloir s'imposer tel un guerrier dominant, il aura toujours un antagoniste supérieur : la Nature. C'est d'abord le feu qui a raison de sa violence lorsque son rival incendie son habitat. On dit qu'il faut combattre le feu par le feu... Ici, l'élément est employé comme une arme idéale pour neutraliser la violence ardente du personnage. Le brasier est la manifestation d'une fin à venir. L'enfer n'est pas loin, il ouvre ses entrailles. Cette scène (l'incendie de la caravane) constitue ainsi le climax du récit puisqu'elle signe la mort de l'âme. Et pourtant, Bilal reprend le dessus lors du combat de clôture. Il est à deux doigts de franchir l'étape ultime : engager la mort de l'être. La noyade est le point culminant du duel. L'eau s'oppose alors au feu, se rappelant au personnage tel l'ange de sa conscience. Bilal finit par se raviser et secourt son adversaire pour en faire son allié. C'est le fait d'avoir frôlé l'irréversible qui permet au héros de ressusciter. L'épilogue conclut ainsi le récit sur une note autrement douce que la fureur ardente qui l'avait jusqu'alors rythmé. On y retrouve les nouveaux compagnons devant un feu de moindre ampleur. Les voilà enfin en paix, tant l'un avec l'autre qu'avec la nature.

Pourquoi votre personnage vit-il dans une caravane ?

Quand j'étais même, les grandes vacances étaient synonymes de périple en camping. Pour mes frères et moi, l'été était l'occasion de découvrir la France dans la richesse de son paysage pluriel. Grâce à nos parents qui, chaque année, migraient la caravane familiale dans une nouvelle région le temps d'aventures dépaysantes. A l'instar de la mobylette, cette tradition (le goût de la vie en caravane) a sensiblement marqué ma jeunesse. Placer la caravane au cœur du récit s'est donc imposé avec évidence dans mon processus d'écriture. M'incitant à développer sa portée comme un outil au service de la dramaturgie qui, entre autres particularités descriptives, permettrait de caractériser le personnage. Ici, la caravane est presque organique. Comme Bilal, elle saigne sous les coups de son rival. Reflétant ainsi sa difficulté à entrer dans le monde. Bilal est un outsider qui mène une vie quasi-monastique sur son terrain.

Il s'est volontairement établi en marge de la société progressiste qui est la nôtre. Son quotidien est champêtre, reclus et auto-suffisant. Son rapport aux autres s'exprime en dehors du périmètre privé. Et pourtant, son refuge est à l'image de sa contradiction. En apparence, Bilal joue l'électron libre mais, en vérité, il s'enracine dans une sédentarité sous tutelle. Sa caravane étant mise sur cale, elle est tout sauf mobile. En cela, le personnage est bloqué dans son impossibilité à prendre le large. La caravane incarne une liberté castrée, comme les cadavres de mobylettes qui s'entassaient sur son terrain... Ce qui traduit l'entrave du personnage : Bilal ne va jamais au bout des choses (sauf quand il s'agit de baston).

Y a-t-il des libertés que le format court-métrage vous a apportées en particulier ?

Le format court-métrage était l'un des enjeux du film. Il a offert une tension acérée à l'histoire. Aussi participe-t-il à son traitement. Si j'avais dû envisager un format plus long, j'aurais réévalué l'économie des dialogues qui font la particularité du film en l'état. La durée concentrée de l'action permet de mettre les corps à l'honneur. *Prends Mon Poing* est un film de situation où la « back story » du personnage importe peu. Un film « coup de poing » dont l'intensité éclate d'emblée. D'abord, on prend. Après (parfois bien après !), on pense. Je souhaitais sublimer l'alchimie entre l'image et le son dans l'optique de réaliser un objet de cinéma incarné où la facture esthétique puisse donner corps à l'itinéraire introspectif du héros. Une façon d'employer le traitement formel comme réponse au format narratif qu'induit le court-métrage.

Si vous êtes déjà venue, racontez-nous une anecdote vécue au Festival de Clermont-Ferrand ? Sinon, qu'en attendez-vous ?

J'avoue, c'est ma première fois. Et l'érection est au rendez-vous ! Cette sélection en compétition nationale est un honneur sans précédent. Comme dirait mon père, « le festival de Clermont, c'est la Mecque du court-métrage ! ». Cette participation est un véritable tremplin dans ma carrière bourgeonnante. Je suis très fière de la merveilleuse équipe qui m'a accompagnée sur ce projet. J'espère que l'aventure du festival apportera à tou-tes un succès professionnel encourageant. Pour ma part, j'attends beaucoup de cette expérience inédite. À mon tour de prendre des coups (comprendre « ceux qui laissent rêveur ») ! Il me tarde de faire un plongeon dans la création cinématographique du moment, de manger des films jusqu'à plus faim pendant une semaine et, inch'Allah, de vivre de beaux instants humains. J'espère bien rencontrer mes collaborateur-ices de demain !

Pour voir *Prends Mon Poing*, rendez-vous aux séances de la compétition nationale F8.